

Liche
-------

## Le commencement

Il était... mort.

Mort, mais pas encore parti. Son esprit était resté à flotter loin au-dessus du corps, n'arrivant pas à se décider au grand départ. Il s'était vu, allongé dans le cercueil, le visage figé sur des traits sereins. Il avait vu la foule en pleurs se masser autour de lui. Il avait vu tous ces gens tendre la main pour l'approcher une dernière fois, et rien de tout cela n'avait provoqué chez lui la moindre émotion. Il avait été détaché, insensible, distant, froid, mort.

Mais il n'était pas parti.

Un mot, un pleur, un cri, l'intensité sans pareille du désespoir d'une enfant, le hoquet de douleur en le voyant dans le cercueil, l'appel irrésistible de cette âme terrorisée, l'avait ramené près d'elle. Il avait senti cette lueur d'amour brisé l'aspirer avidement, il avait touché de son esprit celui de l'enfant, avait essayé de la réconforter de cette douleur qu'il ne comprenait pas, et s'était soudain retrouvé ramené dans son corps. La chaleur du soleil l'avait assailli comme une giffle, les odeurs d'encens avaient agressé ses narines, brutalement il s'était senti lourd, pesant, écrasé, engoncé dans ces lourds et chauds tissus d'apparat dont on l'avait affublé pour l'accompagner dans sa dernière demeure.

Il avait vu, au travers de ses paupières à demi fermées, malgré la lumière aveuglante du soleil qui illuminait son visage serein, il avait vu l'enfant, les larmes, son regard, il avait plongé dans les prunelles dilatées il avait vu s'ouvrir la bouche, il l'avait entendu prononcer un mot noyé de larmes.

Et les fossoyeurs étaient arrivés, portant le lourd couvercle, le hissant au-dessus de lui. Il avait crié, mais ses lèvres avaient refusé de s'ouvrir, les mots n'étaient pas sortis de sa bouche. Il avait levé les bras pour les empêcher de fermer le cercueil, mais ses bras n'avaient pas bougé. Il avait voulu ouvrir complètement les yeux et lancer un regard à ses bourreaux, mais ses paupières étaient restées inertes.

Le couvercle s'était posé, l'envahissant de sa forte odeur de sève chaude, et l'étouffant aussitôt dans une fournaise sans air. Les clous avaient été enfoncés, martelés, chacun des coups résonnant dans tout son corps comme autant de malédictions. Il avait commencé à étouffer, souffrant mille morts dans la chaleur asphyxiante du minuscule espace clos, tentant de se débattre, de cogner au couvercle, de signaler qu'il ne fallait pas, qu'il était là, qu'il pourrait se relever, qu'on lui donne une chance, que ce n'était qu'une question de temps.

Une question de temps...

Sa tête nauséuse avait chaviré lorsqu'ils avaient levé le cercueil.

Il avait suivi le rythme de leurs pas.

Il avait senti leurs pensées, entendu leurs propos.

Parmi ceux qui le portaient, plusieurs tenaient des paroles endeuillées, alors que leurs esprits se réjouissaient de son départ. Ils percevaient son calvaire comme leur soulagement. Ils étaient heureux d'aller l'enfermer sous terre, dans un tombeau de roches épaisses. Il était heureux de se débarrasser de lui.

Hypocrites.

Traitres.

Assassins.

Il n'était pas mort. Pourquoi personne ne l'aidait-il ? Pourquoi n'avaient-ils pas réagi quand il avait essayé de leur parler ? Pourquoi un tel empressement à fermer le cercueil, à le porter dans la tombe ? Il n'était pas mort, que fallait-il qu'il fasse pour le leur prouver ?

Il tenta de nouveau de frapper sur le cercueil, mais son corps, lourd et raide, lui refusa toute coopération. Il s'en fallait de peu, il le sentait, pour parvenir à bouger de nouveau. Il sentait le mouvement presque imperceptible de ses mains quand il luttait de toutes ses forces pour heurter le maudit couvercle. Il savait que ça allait venir. Mais il fallait que cela vienne vite, qu'il puisse leur signaler qu'il était encore là. Il le fallait à tout prix.

Ils posèrent le cercueil, scellèrent au-dessus la dalle du sarcophage, et s'éloignèrent. A part l'immobilité, la première chose qu'il perçut fut la fraîcheur de l'atmosphère, lorsque sa bière commença à refroidir, fraîcheur qu'il accueillit avec soulagement. Cela rendait l'air moins oppressant, presque plus respirable, pour autant qu'un espace aussi confiné puisse être respirable. Certes il étouffait encore, mais dans une moindre mesure. Néanmoins ce confort relatif ne durerait pas, et lorsque seraient épuisées les dernières bouffées d'air commencerait son ultime agonie, et ce serait horrible.

Il entendit les pas s'éloigner, et bientôt ne les sentit plus qu'au-travers des légères vibrations transmises par le sol. Ils partaient. Ils l'abandonnaient là dans cette tombe immense où personne ne l'entendrait.

Il tenta de nouveau de heurter le couvercle, sans succès, ses membres gourds et inertes restant croisés lourdement sur sa poitrine. Il avait bougé, pourtant, il s'était senti bouger, mais pas assez, pas assez pour atteindre le couvercle, pas assez pour frapper, pas assez pour leur signaler qu'il n'était pas mort. Pourtant il n'était pas mort : il avait bougé, il avait senti sur sa poitrine le petit déplacement de sa main !

Une sourde vibration fit trembler son cercueil, suivie d'un choc mat dont les échos mirent un long moment à mourir entre les parois de pierre.

Il paniqua.

Il voulut hurler une nouvelle fois, mais aucun son ne sortit de sa bouche fermée.

Il se résigna.

Le sort qui l'attendait promettait d'être terrible, et personne ne serait là pour le plaindre, personne ne pourrait abréger ses souffrances. Ce ne serait pas long, assurément.

Dehors la foule se dispersait, il sentait les esprits s'éloigner, la concentration des gens se dissiper peu à peu. Il percevait leur soulagement, leur bonheur, presque. Nombreux se réjouissaient de son sort.

Les bourreaux.

Les assassins.

Il était condamné, sans appel, sans espoir.

Il décida de passer ce qui lui restait à vivre à les maudire, à en maudire autant que possible, jusqu'à ce que cesse son existence.

Jusqu'à ce que cesse...

Son existence ne cessa pas.

Dans le tourbillon de pensées morbides qui l'habitait chaque instant, les souvenirs de ce qu'il était commencèrent à se dissiper. La mémoire lui parut imprécise, floue, diaphane, diffuse, absente. Il ne le réalisa que tard, lorsqu'il ne parvint plus à se remémorer le moindre visage, le moindre nom, la moindre parole, le moindre de ses souvenirs. Seules survivaient, aussi précis et vivaces que s'ils avaient été gravés en lettres de feu, les images, les buits, les paroles et les souvenirs de la cérémonie de sa mise en bière. Seuls souvenirs auxquels son interminable existence se raccrochait, ceux des visages des gens penchés vers lui, celui de la fillette éplorée, son cri, les paroles hypocrites des porteurs... Ces souvenirs là étaient inaltérables.

La mémoire de sa vie, en revanche, avait fondu inexorablement. Au bout de peu de temps rien n'en restait. Il ne parvenait plus même à se remémorer son propre nom. Il avait des sensations. Il avait de l'odorat. Il entendait. Il percevait. Il vivait, sans parvenir à mourir.

L'air dans l'espace confiné du cercueil devint peu à peu immonde, saturé des relents fétides d'une lente pourriture qu'il sentait s'installer dans ses chairs. L'immobilité forcée à laquelle il était condamné laissait son corps se corrompre. S'il ne mourrait d'asphyxie, il mourrait pourri.

Et pourtant il parvenait à remuer. Lentement il était parvenu à retrouver la mobilité de ses mains, puis de ses avant-bras, puis des bras. Mais l'espace était si confiné qu'il ne parvenait pas à se retourner, à peine à toucher le couvercle ou les parois latérales de bois, qu'il grattait avec acharnement.

Son calvaire empira, à mesure que la putréfaction qui lui rongea le corps noyait sa prison d'odeurs dont l'horreur excédait tout ce qu'une imagination peut concevoir, à mesure qu'il sentait les chairs se décomposer sur ses os, qu'il sentait les masses se recroqueviller sous sa peau pourrie, qu'il se sentait se coller sur le bois du fond de la bière. Il sentit tout cela, dans le moindre détail insultant l'esprit, il sentit la corruption de son être et maudit ses bourreaux mille et mille fois.

Néanmoins, à mesure que son corps se dégradait, il sentit la mobilité peu à peu revenir dans ses membres inférieurs, parvint à bouger la tête, laborieusement. Mais ses mains ne pouvaient venir à bout des parois de ce cercueil infernal. Il aurait fait n'importe quoi, il aurait tout promis pour être débarrassé de ces planches, pour être libéré de cette atmosphère putride où il baignait depuis trop longtemps.

Il eut donné n'importe quoi pour être mort pour de bon.

Mais la mort se refusait à le prendre.

La mort, la traîtresse, continuait à se jouer de lui.

Elle lui refusait l'ultime soulagement.

Sa torture n'aurait pas de fin.

Après un temps indéfinissable, le bois finit par céder sous l'acharnement de ses doigts. Il avait désespérément usé ses ongles sur les parois de chêne, et avait continué, sans relâche, même lorsque les chairs avaient abandonné ses mains.

Lentement, inexorablement, écharde après écharde les planches cédèrent, laissant enfin un mince filet d'air s'insinuer dans l'espace confiné.

Redoublant d'effort il élargit la fissure. Face à cette promesse de liberté il déploya une énergie considérable, supérieure à tout ce dont il se serait cru capable. Mais ça lui prit encore longtemps pour parvenir à arracher suffisamment le bois du couvercle pour se glisser au-dehors, où il se heurta à la pierre massive du sarcophage.

Mais le lourd couvercle ne fut qu'un jeu d'enfant à soulever, tant sa détermination à sortir était forte, et les échos du fracas qu'avait fait la pierre en tombant sur les dalles n'étaient pas achevés qu'il se levait et enjambait le rebord, posant un pied incertain sur le sol humide. L'obscurité fraîche de la tombe était une bénédiction après avoir été si longtemps enfemé dans le cercueil.

Si longtemps ?

Il n'avait pas compté les jours. Le passage du temps avait perdu sa signification pour lui. C'auraient pu être des mois ou des années, il n'en avait pas la moindre notion. Ses efforts lui avaient paru longs, terriblement longs, et qu'importait le temps puisque le succès était là.

Il explora la tombe à tâtons.

Il sentait, touchait, percevait le moindre frémissement du sol, mais restait aveugle dans l'obscurité. Il en conçut une grande déception. Il aurait aimé voir, jouir de la lumière, respirer dans le soleil, mais la tombe restait hermétiquement close, plongée dans l'éternité d'une nuit aussi noire que l'abîme insondable de l'âme.

Le domaine obscur et souterrain qui était désormais le sien était vaste, mais clos. Cela lui devint rapidement insupportable. Il entreprit d'explorer chaque pouce de sol, chaque fissure des murs, à la recherche d'un point faible par lequel il pourrait se frayer un passage, mais la roche était massive et d'une dureté à l'épreuve de ses doigts.

Par déduction il parvint à localiser l'entrée du complexe. Il suivit, désespéré, l'étroit interstice entre la paroi et l'énorme bloc qui avait été descendu dans le couloir, qui ne lui laissait pas la moindre chance de sortir.

De rage il entreprit d'utiliser tout ce qui, dans la tombe, pouvait être déplacé, s'en servant comme levier, burin, marteau, bélier, sans le moindre succès. La roche lui opposait une résistance dont son acharnement ne parvenait à venir à bout.

Il ne s'arrêta que lorsque le dernier résidu de mobilier se réduisit en écharde dans ses mains. Il avait échoué. Ne lui restaient que le sarcophage vide dont il avait utilisé le couvercle comme inutile bélier, et le trône de pierre sur lequel il passait le plus clair de son temps assis, immobile, désespéré.

Pour moins pénible qu'ait été sa situation dans la tombe, comparée au temps où il était resté prisonnier du cercueil et baignant dans sa putréfaction, l'impossibilité de sortir lui paraissait de plus en plus injuste et insupportable.

Dans son immobilité désespérée, sur son trône, il rêvait souvent de la lumière, des

visages, des voix, des gens. Il rêvait de l'air pur et riche en odeurs, de la chaleur du soleil. Il rêvait des grands yeux écarquillés de l'enfant en pleurs. Ses rêves commençaient dans ses seuls souvenirs, omniprésents, et dérivèrent vers des illusions cristallines chatoyantes, dans lesquelles il laissait son esprit divaguer sans fin. Il se fit maintes fois la réflexion qu'ainsi immobile il aurait pu passer pour mort, s'il l'avait vraiment été. Son aspect, pour ce qu'il se le représentait à force de se palper les membres et le corps, devait être bien sec et horrifiant pour un mortel. Il n'avait plus que la peau et les os - et encore, de la peau, pas partout - et s'il avait une chance de voir, ce serait au travers de ses orbites vides, dont les yeux avaient disparu depuis longtemps.

Il plongeait de plus en plus souvent dans ses rêveries, ne sortant de sa torpeur que lorsque quelque stimuli extérieur à la tombe faisait vibrer les lieux, de sorte qu'il ait une raison de s'intéresser de nouveau à son environnement.

Il ne compta pas ses réveils, ni ses rêveries. Le décompte n'avait pas la moindre importance, il le savait.

Ce qui lui semblait important, en revanche, était la vie de la terre autour de son tombeau. Car la terre était vivante, bien plus qu'il ne pouvait jamais espérer l'être. Elle vivait, elle grouillait, elle frémissait. Elle lui transmettait la résonnance des sabots des grands animaux sur les rochers, le craquement des rocs fendus par les glaces de l'hiver, les grincements de dilatation lorsque la chaleur de l'été faisait jouer la roche. Elle lui laissait percevoir, plus subtile, la chanson du vent dans les branches des arbres, transmise au sol lors des tempêtes, chanson dont il se régalaient souvent en alternance avec grincements et craquements. Ces événements majeurs rythmèrent son existence fort longtemps, les vibrations de la roche le reste du temps n'étant associés qu'à quelques chutes de pierres ou au martèlement fréquent des sabots.

Cette vie d'observation n'était pas ce qu'il avait vécu de pire jusqu'ici, se disait-il. C'était moins monotone et moins frustrant que de passer son temps à gratter le bois d'un cercueil, mais ce n'était pas la liberté, loin de là. Il osait espérer qu'un jour...

Un jour vint, où les bruits changèrent.

Les sabots sur les roches cessèrent.

Peu de temps après lui parvinrent les échos très lointains de coups répétés, systématiques, multiples, tels ceux qu'auraient fait une troupe frappant la roche avec des instruments métalliques.

Il écouta, fasciné.

Les échos se rapprochèrent, lentement, progressivement. Ils restèrent toujours à une distance certaine, mais il pouvait suivre leur progression. Creusement d'un tunnel ? Excavation de carrière ? Construction d'une route ? Il pencha pour la route. Des gens taillaient une route dans ces contrées montagneuses perdues.

Première présence humaine depuis si longtemps. Il se prit à rêver de délivrance.

Rapidement il déchantait.

Le chantier ne s'était pas approché de sa tombe, personne n'était passé à proximité. Si ça avait été le cas, il aurait bien essayé de faire du bruit sur les parois à coups de couvercle de sarcophage, mais ces gens étaient si loin. Il savait bien que la perception

qu'il avait des bruits de la terre s'était aiguisée au fil du temps, et qu'il devait entendre et sentir incomparablement mieux qu'aucun humain ne l'avait jamais fait.

Il désespéra lorsque le chantier s'éloigna, poursuivant sa mission à travers la montagne, le laissant seul.

Il finit par ne même plus entendre les échos des coups de masse sur la roche. Ils étaient partis.

Et c'est alors que commença pour lui la grande animation.

Passèrent des chariots aux roues de bois ou ferrées qui résonnèrent en continu sur les pierres de la chaussée, tirés par des boeufs, ânes et chevaux dont les sabots frappaient en rythme. Passèrent et repassèrent. Il écouta avidement, cherchant à imaginer leur destination, leur contenu, leur forme, leurs conducteurs, sans jamais y parvenir. Les images qu'il évoquait n'étaient que d'infimes voiles, sa mémoire avait disparu. Aucun nom, aucune forme n'avait survécu à la disparition des chairs portant son passé. Tous les éléments qu'il parvenait à plaquer sur les bruits était tirés des fugitives images ayant précédé son enfermement. Son imaginaire ne produisait que des images d'une navrante répétitivité, mais c'était déjà quelque chose.

Rêvant d'êtres, rêvant de bruits, il attendit, encore, encore, encore.

Les sabots des animaux se ferrèrent.

Les roues de bois devinrent toutes des roues ferrées à leur tour.

Le trafic sur la route augmenta, ne lui laissant plus que peu de répit, dans des moments répétitifs d'accalmie qu'il imagina devoir être la nuit.

Il reprit ainsi lentement le sens du passage du temps, comptant accalmies.

Comptant les nuits.

Comptant les chariots.

Comptant les jours.

Et les années.

Beaucoup d'années.

Et si sa curiosité à l'égard des sources du bruit qui rythmaient son existence lui faisait regarder les sabots et les chariots comme ses seuls amis, il concevait toujours, immortelle, une rancoeur, une haine distillée contre les créatures qui l'avaient condamné à vivre son calvaire, qui l'avaient plongé dans l'horreur et l'abomination les plus abjectes, qui l'avaient muré dans ce noir tombeau depuis une éternité. S'il s'imaginait des amis, il se concevait des ennemis envers lesquels sa vengeance serait plus terrible que le pire des fléaux qu'ait jamais porté la terre.

Il n'attendait qu'une chose : l'opportunité de sortir enfin.

## Délivrance

Ils étaient quatre.

Ils étaient au-dessus, tournaient dans les parages depuis un moment. Les chocs des sabots l'avaient d'abord réveillé lorsqu'ils s'étaient approchés. Les montures étaient

maintenant immobilisées dans un même endroit, et ceux qui les avaient amené là arpentaient lentement les environs. Que faisaient-ils ? Il ne pouvait l'imaginer. Mais il sentait distinctement leurs présence, il pouvait suivre l'esprit de chacun d'eux, il pouvait sentir leur trouble, et cet autre sentiment clair, limpide, presque insultant : leur avidité.

Ils venaient pour lui.

Il le savait, comme si tout son être avait attendu cette éternité dans ce seul but.

Ils venaient pour lui.

Ils venaient pour ce qui avait été enterré avec lui.

Et ils ne seraient pas déçus.

Il leur réserverait un accueil au-delà de toute imagination.

Lentement, à pas mesurés, il retourna s'asseoir sur son trône. L'approche des créatures au-dessus l'en avait fait se lever brutalement. Lui que plus rien ne pouvait émouvoir, avait connu cette excitation de l'événement qui approche. Il s'était précipité, avait palpé les murs de pierre froide en espérant que la roche lui en dise plus que les lointains échos qu'il percevait. La roche n'avait rien dit, mais ils étaient venus plus près, encore plus près, et maintenant directement au-dessus. Il en tremblait d'impatience, et après avoir tourné en rond comme un ours en cage, il s'était rassit, finalement, tel le maître de ces lieux.

Signaler sa présence en heurtant les murs du lourd couvercle du sarcophage l'avaient tenté un instant, mais il y avait renoncé : s'ils venaient pour la tombe, se révéler à eux pourrait les inquiéter, voir les faire fuir.

Non, il ne voulait surtout pas les faire fuir. Ces créatures étaient les seules à pouvoir lui ouvrir la porte du tombeau, elles détenaient ce bien si précieux qu'il convoitait depuis une éternité : la liberté. Il n'allait certainement pas gâcher cette chance, si maigre soit-elle, par un acte imprudent.

Il attendit, immobile, sentant le moindre de leur déplacement, traquant l'évolution de leurs pensées, laissant monter en lui des bouffées de joie cynique comme il percevait l'excitation des créatures venant de trouver les premiers indices de la présence de la sépulture.

Les chevaux étaient nerveux. Il sentait le martèlement inquiet de leurs sabots, il sentait leur angoisse. Les bêtes savaient. Son esprit avait touché le leur, et sans pouvoir comprendre ce contact indicible, elles en avaient instinctivement conçu de la frayeur. Les autres créatures, pour toute leur intelligence, avaient senti, mais pas compris. Cette anxiété qui était montée en eux, tout au plus l'avaient-elles interprété comme le signe qu'ils touchaient au but, comme le signe avant-coureur de la découverte d'une tombe. Comme un bon signe.

Les inconscients.

Mais il n'allait pas les détromper. Il n'allait pas non plus les inquiéter. Maintenant il suivait leur progression de loin, discrètement, immobile.

Impatiemment.

Ils étaient longs, lents, trop longs, trop lents. Après une éternité d'attente, chaque

instant de plus lui semblait insupportable. Il se força à n'en rien laisser paraître. Il se força à rester immobile. Inerte. Comme la mort.

Les coups, les raclements, les gémissements d'efforts se rapprochaient lentement. Ils avaient entrepris l'excavation de la rampe d'accès. Cela leur prendrait du temps de parvenir jusqu'en bas, jusqu'à l'énorme pierre obturant le passage. Et là, il leur faudrait bien en venir à bout, ou la contourner. Mais ils y parviendraient. Ces créatures étaient équipées d'outils dont il ne disposait pas, plus durs et plus efficaces que ses mains décharnées ou les morceaux de mobilier avec lesquels il s'était si longtemps acharné sur la roche.

Ils y parviendraient, il le sentait dans chacun de ses os. Ils allaient ouvrir ce maudit passage, briser cette roche, et lui offrir cette liberté à laquelle il aspirait depuis si longtemps !

Leur déception le plongea dans une étrange angoisse. Ce sentiment lui était étranger, il ne pouvait comprendre ce subit abattement, ce quasi-renoncement des créatures devant la dalle énorme qui scellait le tombeau. Et en même temps pointait sous la déception une sourde excitation, comme naissait en elles la réalisation que derrière la roche la sépulture demeurait probablement inviolée.

Intacte.

Avec son contenu.

L'image de richesses, de métaux précieux et de bijoux fabuleux, de mobiliers étranges et d'armes antiques traversa leurs esprits.

La tombe devait être intacte.

Tout devait s'y trouver.

Ils seraient riches.

Et heureux.

Il sourit intérieurement de leur avidité optimiste.

Tout, assurément, s'y trouvait encore.

Tout, depuis si longtemps.

Absolument tout.

S'ils savaient.

Il entendit, sans les comprendre, leurs propos excités. Au-travers de la roche ils conversèrent longuement, arguant âprement, échangeant explications patientes et exclamations urgentes. Il écouta tout cela, tentant de percevoir le sens de leurs paroles, essayant d'identifier leur race, leur origine, leur culture. Peine perdue. Le langage lui apparaissait parfaitement étranger, les mots, inconnus. Même les sonorités, le rythme des phrases, ne lui évoquaient rien. Il n'avait rien en commun avec ces gens. Ce n'était pas le même peuple que celui qui l'avait enfermé. Il se souvenait de la langue, des paroles tenues par ceux qui le portaient au tombeau, il aurait pu répéter fidèlement chacune d'elle, il s'était pendant si longtemps répété, rejoué la moindre des pensées de ses anciens bourreaux. Elles étaient restées si fidèlement gravées dans son



esprit, que le passage du temps n'avait su les altérer, contrairement à ses anciens souvenirs dont il ne lui restait nulle trace. Non, ces gens n'étaient pas les mêmes.

Le grincement du métal lui fit tourner la tête. Il avait bien remarqué la fin des coups sur la roche, et l'accalmie qui en avait résulté, mais ce grincement était aussi étrange qu'inattendu. Accompagné d'un ahan d'effort, le grincement se reproduisit. Le bloc bougea. Le mouvement avait été infime, certes, mais bien réel. Un tintement métallique, le choc d'une masse sur un coin de métal, attira son attention.

Dans un nouveau ahan, le grincement se renouvela, et derechef le bloc bougea, se soulevant de l'épaisseur d'un ongle. La pièce de métal tinta de nouveau sous le choc de la masse.

Il se visualisait les outils. Pour lui, les esprits des hommes derrière la porte massive étaient de vrais livres ouverts. Ce qu'ils voyaient, il le voyait. Ce qu'ils disaient, il l'entendait. Il comprenait leurs pensées, bien que son ouïe lui rapportât des propos incompréhensibles.

Ce don étonnant accapara son attention un long moment. Il pouvait presque projeter sa conscience parmi eux, accompagner leurs efforts, chacun de leurs gestes, voir de l'extérieur la lourde dalle soulevée - si peu - sur ses coins métalliques laborieusement enfoncés dessous à coups de masse. Il voyait les hommes s'accrocher au levier, faire grincer la barre de métal sur le bloc de fer comme ils soulevaient la dalle d'un cheveu de plus.

Cheveu après cheveu, s'ouvrait la voie vers la liberté, sa liberté.

Il se leva, se rendit devant le bloc de pierre derrière lequel luttèrent les créatures, suant sang et eau pour des résultats dérisoires, qui mis bout à bout avaient tout de même décollé le bloc de l'épaisseur d'un quart de pouce.

La lumière ne filtrait pas sous la pierre dont il ignorait l'épaisseur. Quelque gorge peut-être compliquerait plus encore le passage de l'air. Il fallait compter sur l'ingéniosité machavélique des bâtisseurs du tombeau pour l'avoir scellé hermétiquement, sans faille, sans faiblesse au fil des siècles, pour avoir conçu un système d'obturation aussi pérenne que résistant. Il sentit une bouffée de haine monter en lui, contre ces bâtisseurs complices de ceux qui l'avaient condamné sans appel à cet interminable calvaire, pour ceux-là même qui avaient transformé sa vie en existence abjecte et vaine, pour ceux qui avaient détruit l'essence de son être et ne l'avaient laissé qu'en possession de cette coquille vide dans laquelle il errait depuis trop longtemps. Tout en lui exigeait la vengeance, plus encore que la liberté.

Les créatures fatiguaient. Il les sentait mettre moins d'ardeur à la tâche. Par quel ironie du sort ces êtres fragiles qui étaient parvenus à retrouver sa trace, qui avaient pu excaver l'accès à son tombeau, s'avéraient si peu résistants face aux efforts requis pour lever un simple bloc ?

La notion de fatigue lui était étrangère. Il ne pouvait concevoir autre chose que la détermination, ou l'abandon. Les demies-mesures ne faisaient pas partie de ce qu'il pouvait comprendre avec le peu qu'il connaissait de l'extérieur. Exister signifiait pour lui agir. La mort, dont il avait bien conscience, signifiait ne plus exister. Ne plus agir. Il ne

pouvait y avoir d'état intermédiaire. Il avait été mort, il ne l'était plus. Il avait existé dans une vie dont il ne gardait pas de mémoire, et il existait encore. Volonté, but, action. Liberté et vengeance, action.

Pourquoi ces êtres faiblissaient-ils ? Allaient-ils renoncer, s'arrêter, le laisser de nouveau enfermé pour une éternité.

Non. Il ne l'accepterait pas. Il fallait en finir.

S'accroupissant devant la dalle il glissa l'extrémité de ses doigts décharnés dans l'étroit interstice, et souleva, de toute la puissance que lui conférait l'envie de liberté distillée depuis des siècles.

Il leva avec cette force surnaturelle qu'il avait accumulée au fil de son existence confinée. Le bloc bougea, s'éleva brutalement de deux doigts, et se bloqua dans un crissement strident. Les cris de l'autre côté trahirent une joie subite, qui retomba vite en déception en voyant que le bloc avait bougé d'aussi peu.

Il avait entendu le crissement, l'avait reconnu pour ce qu'il était : l'écrasement d'un bloc en travers, au-dessus, pris en guillotine entre son logement et l'énorme porte de roche.

Un verrou.

Ceux qui l'avaient enterré avaient poussé le vice jusqu'à prévoir un verrou !

Assassins !

Les êtres à l'extérieur n'avaient pas compris. Ils avaient entrepris de replacer leur levier, et s'arqueboutaient dessus pour poursuivre l'inutile effort.

Vaines tentatives : le verrou ne céderait pas.

Cela dut apparaître aussi à ses libérateurs, car ils cessèrent bientôt tout effort, et s'éloignèrent.

Ce fut comme une bouffée de chaleur dans son esprit inquiet, comme une lampe aveuglante allumée soudain au coeur de la nuit. Il sentit le pouvoir, la puissance, les forces surnaturelles jaillir entre les mains du mage, gonfler, onduler, se concentrer jusqu'à un paroxysme d'intensité dont la fureur se libéra en un éclair : la roche encaissa le coup, se fissurant en son centre, laissant s'envoler des éclats grands comme la main. Trop faible, se dit-il. Faible et mal dirigé. Mauvaise concentration, mauvais objectif, gâchis ! Un amateur. Oui, ce mage était un amateur. Il le sentait pantelant, luttant pour reprendre ses esprits, son souffle. Le mage ne parviendrait pas à lancer un deuxième sortilège, ou alors faible, bien trop faible.

Il se détendit, laissa en lui monter le pouvoir. Il était là, ce pouvoir, il le sentait maintenant comme un magma prêt à exploser au fond de son esprit. Il le sentait étrange et familier à la fois, comme un vieil ami qu'on redécouvre après une longue absence. Il avait l'impression qu'il avait toujours été là, caché, dormant, inerte, que l'accès lui en avait toujours été interdit. Il n'en avait même pas eu conscience jusque là !

Et la porte venait de s'ouvrir.

Le mage, en lançant son sortilège, lui avait montré la voie. Que n'aurait-il pu faire s'il avait disposé de cette puissance plus tôt ! Il ne serait pas resté enfermé, prisonnier de ces murs aveugles pendant d'interminables éternités !

Il avait le pouvoir ! Il l'avait toujours eu. Pourquoi l'accès lui en avait-il été interdit ? Par quel maléfice la conscience lui en avait-elle été effacée ? L'étonnement face à cette puissance retrouvée laissa place à la haine de ceux qui l'avaient condamné à cette existence sans issue et sans fin. Rien au monde ne pouvait justifier qu'ils aient été aussi cruels envers lui. Il le leur ferait payer. Et cette puissance qui renaissait en lui lui en donnait les moyens !

Il sentit de nouveau la chaleur effleurer son esprit. Que cette puissance lui semblait agréable à caresser... Le mage se concentra, préparant le même sortilège. Mais l'énergie qui affluait lui semblait si faible chez cette créature, si timide... Ce sort serait bien moins puissant que le premier, et, pas mieux dirigé, ne viendrait pas à bout de la porte. La densité du bloc était supérieure à celle des parois : il serait tellement plus aisé de briser la paroi pour libérer le bloc ! Pourquoi cet être doué de pouvoir s'obstinait-il maladroitement sur la mauvaise cible ?

Il observa l'acte du mage, reproduisant dans son esprit la démarche de canalisation de puissance pour l'organiser lui aussi en un sort de destruction dont il sentait la promesse d'efficacité crépiter dans l'air...

Le mage frappa, son sort percutant la roche au premier point d'impact sans autre effet que d'en libérer quelques nouveaux éclats.

Quasi-simultanément il libéra sa propre puissance dans la roche encadrant le bloc. La roche éclata.

Durant un instant l'enfer se déchaîna, saturant l'air autour de la porte d'éclats dont les impacts criblèrent les dalles, le plafond, et son corps ! Il les sentit le percuter comme une grêle furieuse. Il les sentit percer sa peau desséchée, pénétrer ce qui lui restait de chairs racornies, briser ses os. Sans douleur. Sans autre inconvénient que de perdre des morceaux de côtes et de conserver quelques pierres dans sa boîte crânienne vide.

Le bloc chancela.

Superbe ! Pensa-t-il en reculant. La porte allait tomber, entraînant une partie du plafond avec elle. Cela obstruerait à nouveau la galerie, mais ce serait dégageable, la liberté était désormais acquise, ce n'était plus qu'une question de patience.

Liberté...

Il pouvait attendre encore un peu : observer ces créatures dans leurs pensées et dans leurs actes était si intéressant ! Si instructif ! Si... amusant.

Il sentait leur souffrance et leur joie. Joie d'avoir réussi à abattre l'obstacle, souffrances des mille éclats qui avaient meurtri leurs chairs. Le mage, peu protégé, n'était qu'une plaie sanguinolante dont la flamme s'éteignait doucement. Les autres étaient excitants : la violence de leurs sentiments couplée à l'intensité de leur souffrance les rendait passionnants !

Il retourna s'asseoir sur son trône de roche et attendit, jouissant de chacun des instants qui passaient.

C'était donc ça, ce bien précieux dont il avait été privé : observer la vie, jouir de la présence des autres. Ressentir, vivre lui-même. Être libre. Voir. Jouir de chaque instant comme maintenant !

L'en avoir privé était injuste, cruel, criminel ! L'avoir laissé si longtemps enfermé dans

cet immortel ennui... Aucun pardon ne serait accordé pour cela. La notion même de pardon lui était devenue étrangère.

La vengeance, en revanche...

Il essaya d'imaginer l'extérieur, les couleurs, la lumière. Ses souvenirs étaient si anciens ! Tout avait pu changer. Comment serait-il accueilli ? La fillette explorée serait-elle encore là avec ses grands yeux ouverts sur la profondeur de son âme ? Il ne savait pas. Lui qui avait appris à reconnaître le frémissement du moindre ver de terre ne savait pas, et n'avait aucun moyen de savoir ce qu'était devenu l'extérieur.

Parmi les créatures, le mage vivait encore. Il ne savait pas pourquoi, mais la flamme vacillante de sa vie avait soudain repris sa force, sans raison. Il se surprit de s'en sentir satisfait : cet être si fragile, si inexpérimenté, pouvait lui apporter beaucoup, lui montrer la voie, le guider sur le chemin du pouvoir. Seul il n'y parviendrait pas, ne sachant que chercher. La recherche pour la curiosité intellectuelle n'était pas dans sa nature : il poursuivait un objectif implacable, la vengeance, et tout son être était orienté vers ce but, inexorablement.

Dehors, l'équipe s'était remise à creuser. A coups de barre à mine ils déchaussaient les blocs tombés des voutes, qu'ils roulaient sur des rondins dans le passage en pente douce qui menait à la sépulture. Des coups plus sourds, des coups étouffés lui indiquèrent qu'une nouvelle phase était engagée dans les travaux : ils avaient entrepris d'étayer les cotes et de coffrer les sections de plafond que son sortilège avait ébranlées.

Il sentait la jubilation croissante de ceux qui peinaient à dégager les blocs, ils étaient si près du but.

Lui aussi était près du but.

Et quel but !

Si celui des créatures pouvait être avide, tout au plus le but d'une quête de richesses et de gloire, le sien, en revanche, était avant tout le but d'une éternité de mort, et la force avec laquelle il cherchait à l'atteindre n'avait aucune mesure avec ce que peut produire la vie. A ce stade, ceux qu'il rencontrerait ne pourraient être que des outils, des obstacles, ou ses bourreaux !

Compassion et amour ne figuraient nulle part dans ses esprit. Comment imaginer ce qu'il n'existe pas ?

Une raie de lumière se dessina au ras du plafond, diffuse et presque imperceptible à un oeil normal, mais intensément brillante pour ses yeux morts. Ce fut comme l'explosion d'une nova dans l'espace confiné du tombeau.

Il ne s'attendait pas à une telle violence. Si terrible et à la fois si belle, si insupportable et si attirante !

Il recula. Abandonnant son trône il s'écarta de la source de lumière, recula prudemment jusque dans la salle du sarcophage. Il connaissait cette lumière. Tout dans son être lui criait de s'en protéger. Il la reconnaissait pour ce qu'elle était : blanche et cruelle, froide et brûlante à la fois, la lumière malsaine renvoyée de tunnel en tunnel, depuis l'entrée de la sépulture, par des miroirs d'argent. Les maudits ! Ils auraient pu employer des torches !

Il n'avait eu qu'un fugitif aperçu de cette lumière et déjà il l'abhorrait. Lorsqu'ils ouvriraient le tunnel et que la lumière blanche se déverserait dans la tombe, elle l'agresserait comme de l'acide, le brûlerait sans pitié. Il pouvait d'ici lancer son sortilège, il se sentait assez puissant pour frapper à distance, au-delà des murs du tombeau. Il pouvait briser les miroirs, les ensevelir sous les blocs tombant des voûtes. Mais ses libérateurs avaient besoin de lumière pour travailler. Pénible dilemme : être libre au prix de sa destruction ? Il lui faudrait briser les miroirs, ou ralentir leur progression et ne sortir qu'à la nuit tombée. Que faire ?

Mais comment cette libération tant attendue, si longtemps espérée, pouvait-elle prendre la forme d'une aussi terrible menace ? C'était injuste ! Il le leur ferait payer ! Des blocs basculèrent à l'entrée, ouvrant un passage par lequel pénétra une blanche clarté. Déjà !

Il n'y était pas directement exposé mais même indirecte la luminosité était douloureuse. En hâte il posa l'énorme couvercle de pierre sur le sarcophage, ne laissant qu'une étroite ouverture par laquelle il se glissa. Il tira le couvercle au-dessus de lui et scella de nouveau son tombeau, se plongeant dans une bienveillante obscurité.

Il les sentit agrandir l'orifice, il les entendit jacasser en échangeant commentaires et exclamations. De son tombeau de roche il suivit chacun de leurs esprits. Ils étaient très proches maintenant, ils étaient autour de lui.

Maintenant ! Avant qu'ils n'ouvrent sa tombe, il fallait agir maintenant !

Il regroupa son énergie en un terrible pouvoir qu'il déchaîna contre la voûte du couloir à l'entrée lointaine du complexe souterrain, fracassant les blocs et précipitant roches et terre dans le passage, broyant le miroir et écrasant la créature qui le tenait.

L'obscurité s'était faite. Les êtres autour de lui avaient crié, de surprise, de stupeur, d'effroi. Ils étaient emmurés par l'effondrement, ils l'avaient tous compris dès le premier instant. Ils se précipitèrent hors de la salle, le laissant seul.

Il était temps d'agir.

Il sortit du sarcophage, laissant tomber le lourd couvercle sur le dallage - il n'en aurait plus besoin désormais.

Un océan d'odeurs fortes et complexes envahit ses sens ! Mais d'où venaient ces créatures pour empester ainsi ? Qu'avaient-elles emmené avec elles ? Tous ses sens se révoltèrent. Quelles abominations ! Il regretta instantanément d'être sorti ! Qu'était donc devenu le monde ? Avait-il tant changé depuis son enfermement ? La lumière, les odeurs, tout cela était-il devenu si terrible ?

La salle du trône, au bout du couloir, était éclairée. La lumière était différente de celle des miroirs. Elle lui semblait rouge, mais il n'aurait pu l'affirmer, ayant perdu tout référentiel de couleur durant cette éternité dans l'obscurité. Brillante, difficile pour lui à soutenir, mais pas agressive pour autant, cette lueur ne constituait pas un danger immédiat. S'il n'en comprenait pas la présence, il en acceptait mieux la nature. C'était déjà ça.

Il avança malgré sa répulsion. S'il avait pu sentir l'esprit des créatures, il lui était infiniment plus facile de les suivre à l'odorat désormais !

Il arriva sur le seuil de la salle, et les observa. La vie puait ! Ils empestaient le vivant, les chairs, la sueur, l'excrément, la crasse et la fumée, le sang et la peur !

Ils le regardaient comme il les regardait, immobiles, figés.  
Leurs traits se décomposèrent à mesure qu'ils réalisaient ce qui se tenait devant eux.  
L'horreur de l'apparition faisait naître en eux une terreur sans nom.  
Il resta là, immobile face à ces répugnantes créatures. Immobile et ennuyé.  
Tout dans son esprit criait vengeance, tout dans son corps exigeait réparation, mais...  
Maintenant qu'ils étaient devant lui...  
Réparer comment ?  
Se venger comment ?  
Il réalisa avec gêne qu'il ne s'était jamais, avant de se trouver confronté à ces créatures, posé la question du "comment" ! Il avait vécu dans le "pourquoi" et tellement souffert de n'avoir aucune réponse... Il n'avait jamais abordé le "comment" !  
S'il avait pu parler, il aurait bêtement murmuré "Oh, euh, et bien, bonjour..." mais de ses chairs percées et desséchées nul mot ne pouvait plus sortir depuis si longtemps...  
Il n'avait pas même de souvenir précis de la façon dont on s'y prenait pour s'exprimer !  
Il resta immobile, indécis.

La source de lumière dans la main du mage commença à décroître. Figée de stupeur, la créature perdait sa concentration.

Il l'observa alors qu'elle relançait son sort, bref et simple, trivial, et, en bon élève, s'y essaya aussi.

La lumière inonda la salle, telle une flamme immense, les aveuglant tous. Il recula précipitamment, terrifié par la violence de la lueur magique qu'il avait lui-même créée. Pourtant il avait fait comme le mage, il avait juste appelé ce pouvoir, sans rien doser, comme ça, directement. Comment doser, d'ailleurs ? Comment limiter la puissance qu'il libérait dans un sort ? Il ne savait pas faire ça. Il ignorait même si cela pouvait être fait. Il ne savait pas contrôler ça ! Son pouvoir était immense, brut, incontrôlé, il s'en rendait bien compte.

Il réalisa qu'instinctivement il avait reculé jusque dans l'ombre au fond du couloir, alors que la lumière, bien que formidable, ne l'avait pas agressée. Sa source en revanche se déplaçait maintenant dans la salle, produisant de brutales variations dans l'éclairage du couloir. Qu'avait-il fait ? Il avait juste fait comme le mage, analysa-t-il. Comme le mage, jusqu'à lancer son sort carrément sur la main même du mage !

Il espérait ne pas l'avoir abîmé. Il fallait qu'il apprenne tant de choses encore !

Il s'approcha doucement de la salle. La lumière s'était réduite - déjà ? Il lui faudrait faire des essais, plus tard.

Obnubilé par les odeurs, il n'avait pas détaillé les créatures lors de leur brève confrontation. Il n'était même pas certain du nombre. Il y avait le mage, seul être présentant un réel intérêt, et d'autres... différents.

L'un d'eux, vêtu d'un ample manteau de couleur terne, s'engagea dans le couloir et s'approcha de lui, s'arrêtant dans l'ombre rougeâtre du passage, à quelques pas de lui. Il observa avec curiosité la créature lever un bras, tenant dans sa main crispée un objet de métal tiède d'avoir été longtemps serré contre lui dans ses mains moites.

La créature leva l'objet en prononçant des paroles incompréhensibles dans une langue inconnue.

Et la nausée le prit. Une impression inconnue de révolusion, d'abjecte répugnance ! L'objet était fait d'argent, il reconnaissait les émanations du maudit métal par-dessus les odeurs des créatures, et ces émanations se faisaient dominantes, pénétraient l'essence même de son être, le forçant à reculer.

C'était insupportable, Il sentait le métal insidieusement le corrompre ; il ne pouvait permettre cela.

Cette créature l'agressait, il l'agresserait aussi, tant qu'il en avait le pouvoir.

Il déchaîna le sortilège dont il avait fait usage pour ébranler les roches.

Devant le déferlement d'énergie destructrice la créature réprima une grimace, frémit, et avança d'un bon pas en affichant une détermination à toute épreuve, renouvelant ses paroles menaçantes.

Ca n'avait pas marché.

Il avait pourtant senti la formidable quantité d'énergie pénétrer le corps de l'autre, mais cela n'avait eu quasiment aucun effet. Tout au plus l'avait-il un peu secoué !

L'eau ! La créature était pleine d'eau, faite de matières molles. Si peu de solide que le sort n'avait rien pour s'accrocher ; ça ne pouvait pas marcher sur ces êtres trop mous.

Sur eux, non, mais autour d'eux ?

Il n'avait pas envie d'abîmer plus encore le tombeau, il aurait déjà fort à faire à en déblayer l'entrée...

La créature, qui continuait d'avancer, portait un insigne de roche sculptée en sautoir. Il focalisa son sortilège dessus et déchaîna sa puissance.

Le symbole contre la poitrine de l'être explosa, projetant le haut du corps et la tête en arrière dans la salle, écrasant le bas à terre comme un sac mou, remplissant l'air et couvrant les parois d'un nuage de lambeaux de chairs sanguinolents.

Il l'avait déjà observé, ces créatures étaient fragiles.

Il recula : à ses pieds avait atterri le bras arraché dont la main crispée tenait encore l'objet d'argent.

Il n'avait reculé que par surprise, par précaution : le métal de l'objet ne présentait plus de menace dans la main inerte. Il observa la main avec fascination, compta les doigts, détailla leur forme. Autant que sur ses propres mains, construits pareil. Avait-il été comme eux, un être fragile et mou ? Avait-il autant empesté de son vivant ? La mémoire lui en était perdue, il ne pouvait rien affirmer, mais l'hypothèse, pour plausible qu'elle pouvait être, n'était pas plaisante. Il se sentait si différent d'eux...

Il sentit un choc.

Il sentit un deuxième choc qui détourna son regard. De son épaule desséchée protrudait une tige de bois. Une autre, qui dépassait moins, était fichée au centre de sa poitrine.

Etrange. Il releva la tête, pour apercevoir au bout du couloir un être debout, tenant un arc bandé. Une troisième flèche l'atteignit, pénétrant son crâne avec un grand bruit qu'il trouva fort désagréable.

Ca allait finir par être gênant, à la longue.

Il fit un pas vers la créature, enjambant le bras arraché.

Une quatrième flèche perça son thorax, passant entre deux côtes et ressortant derrière. Il l'entendit ricocher contre la roche et rebondit sur le dallage. Il avait vu des archers à ses funérailles. Il s'en souvenait. Pourquoi celui-là, maintenant, lui tirait-il dessus ?

C'était le deuxième à l'agresser ouvertement, que lui voulaient-ils donc ? Lui en voulaient-ils ? Faisaient-ils partie de ceux qui l'avaient enfermé, muré dans cette tombe sordide ? Pourquoi ?

La créature à l'arc était grande et svelte. Elle n'empestait pas autant que ses compagnons, mais il sentait bien clairement son inquiétude. La lueur apparut derrière elle dans l'embrasement de la porte, émanant de la main du mage, filtrant au-travers d'étoffes épaisses enroulées autour de son poing.

Il reprit sa progression, faisant deux pas de plus vers les êtres face à lui, évitant de marcher dans le tas informe de chairs écrasées là où s'était tenu son premier adversaire. Le mage lança un sort. Un petit, sans effort, tout simple. Des flamèches quittèrent sa main libre et percutèrent son thorax, provoquant en lui une vive sensation de brûlure.

Ca, ça faisait mal !

Une deuxième salve le heurta au ventre, déchaînant une douleur qui le fit malgré lui se plier en deux. C'était bien autre chose que ce que lui avait fait le symbole d'argent : ces flamèches s'attaquaient à ses chairs, à ses os ! Elles étaient en train de le ronger.

Heureusement qu'elles disparaissaient vite, mais au rythme où le mage les envoyait, il ne tiendrait pas longtemps...

Il observa la troisième salve, et se tourna pour éviter le coup. Il avait compris. Simple et direct. Surtout simple, et évitable pour peu qu'on s'y attende. Il devrait parvenir à en faire autant.

Il rassembla son énergie, beaucoup plus d'énergie que le mage n'avait su en mettre dans ses trois attaques, et libéra ses propres flamèches en direction de l'archer.

Cela fit l'effet d'un geyser de flammes, aveuglant tout le monde, dont la chaleur enflamma instantanément le corps de l'être alors qu'il se trouvait projeté au loin dans la salle du trône.

Souriant de ses chairs noircies, il releva le bras, prêt à libérer une deuxième salve.

Le magicien baissa le bras, vaincu, et recula lentement dans la grande salle, vers le corps fumant de son infortuné compagnon.

Il aimait bien, pensa-t-il en s'avancant. Il aimait ce sort-là. Jolie couleur, bel effet, simple, et, par-dessus tout, un remarquable pouvoir de nettoyage des odeurs. Sur le passage de la flamme l'air semblait avoir été purgé violemment de toute ses impuretés. Pratique, il lui faudrait en faire usage plus souvent.

Il s'approcha de l'entrée de la salle, prudemment. Le mage à la main lumineuse s'était agenouillé près du corps de son compagnon, et lui touchait le visage. C'était pathétique comme ces créatures étaient faibles et fragiles.

Il sentit.

L'odeur de sueur, de sang, d'angoisse, de crasse et de vie.

Il la sentit tout près, devant lui.

Il s'arrêta, se concentra, cherchant les esprits, et les vit. Ou plutôt il sut où les créatures l'attendaient. Les quatre costauds du groupe étaient en embuscade, plaqués contre les murs de part et d'autre de la porte.

Ainsi ils voulaient le piéger ?

Amusant.

La roche, sa geolière, se ferait son alliée une fois de plus. Ajustant son sort avec soin, il



fit éclater la surface des pierres du mur et du sol contre et sous ses agresseurs, assez puissamment pour les déchiquter, mais assez prudemment pour ne pas ébranler la structure de la construction.

Ensanglantées, les jambes et le dos en lambaux criblés d'éclats, les quatre créatures s'écartèrent en titubant et en hurlant.

Ca aussi, c'était amusant.

Il prit un instant pour s'assurer qu'aucun esprit ne restait à l'affut, prêt à l'agresser.

Rien. Les créatures étaient mortes ou en fuite. Il ne restait que le mage devant lui, dont il sentait la terreur et la soumission !

La soumission ? Il n'en avait pas espéré autant !

Il n'avait rien espéré, en fait, sinon sa liberté. Et ce point là au moins semblait acquis. Mais que faire du mage ? L'être était vaincu, son mental brisé. Il lui avait fait une telle démonstration de puissance que la créature lui faisait de fait allégeance.

De puissance !

Quelle ironie ! Lui qui jusqu'il y a peu ignorait qu'il en disposait, lui qui ne savait pas qu'en faire, ne maîtrisait rien de plus que ce qu'il avait observé et reproduit... Cette puissance incontrôlée qu'il avait déchaînée sans la comprendre, lui valait la soumission du mage grâce auquel il avait pu apprendre à s'en servir !

La situation était cocasse, tant elle était absurde. Il ne savait rien, le mage savait tout. La soumission aurait dû être à l'inverse et pourtant le mage s'était senti écrasé par la démonstration de puissance.

Il fallait en tirer parti, profiter du mage pour apprendre encore plus, pour peut-être même finir par comprendre pourquoi il était là, pourquoi on l'avait enfermé si longtemps...

Il fit un dernier pas vers le mage prostré, l'attrappa par le col de son habit et le souleva de terre, le forçant en position debout devant lui. Il ne saurait lui parler, mais d'autres moyens de se faire comprendre existaient.

De son doigt décharné il indiqua l'issue en partie comblée au bout de la salle, et poussa le mage, qui se mit en branle d'un pas chancelant.

La voie était libre.

La voie vers la liberté.

## Liberté

Le soir était flamboyant. Le ciel immense et si loin formait une vaste coupole incandescente au-dessus des collines, baignant la forêt mordorée d'une lueur de forge. La rivière en contrebas reflétait la couleur du ciel comme une brillante coulée de métal en fusion.

Les odeurs de la nature, les senteurs des forêts, les parfums des plantes en fleurs, les relents des animaux sauvages dans le lointain, l'odeur même de l'humidité du soir, lui paraissaient si étranges et si désirables à la fois. Même l'air tiède combiné à la chaleur mourante du soleil couchant dont les derniers rayons agonisaient derrière l'horizon

étaient un ravissement.

Ce bouquet de sensations complexes le médusait, lui apportant d'un coup tout ce dont il avait suspecté l'existence sans jamais pouvoir s'en faire une idée précise : la vie, la liberté. C'était presque trop. C'était presque tout ce à quoi il avait aspiré. C'était plus riche que ses rêves les plus insensés. C'était... le but ?

Il restait une ombre encore au tableau. IL ne pouvait dire quoi, noyé qu'il était dans cet océan de perceptions, mais il sentait bien qu'une ombre persistait. Tout n'était pas parfait, le tableau était incomplet.

Le mage était immobile non loin de là. Il le sentait l'observer, il le sentait intrigué. Mais lui ne bougeait pas, il profitait de tout. Il serait allé embrasser le firmament tant le sentiment de bien-être était grand, tant sa joie était intense.

La nuit lentement s'installa, apportant avec elle fraîcheur humide, faune nocturne, et leur cortège de nouvelles odeurs.

Il en resta stupéfait. Il venait de voir, en si peu de temps, la nature du monde changer. Par une variation de lumière les collines avaient changé de visage, d'odeurs et de bruits. La nuit, maintenant d'une noirceur totale, lui semblait moins opaque que l'obscurité qui avait meublé l'éternité de son tombeau. Et cette nuit grouillait de vie bruissante, crissante et stridente, résonnant de lointains jappements, cris et hululements. Un autre monde inquiétant et merveilleux s'était révélé à lui, d'autant plus inquiétant qu'évoquant son ancien univers clos il en était si différent, tellement plus animé, tellement vivant !

Tout cela était trop riche, trop complexe. Son existence au sein de la tombe avait été tellement simple, en vérité... Il doutait qu'il parvienne à s'habituer à la richesse de l'extérieur. Il essaierait. Il en avait tant rêvé, il y avait tellement aspiré, ce n'était pas pour renoncer maintenant que tout était enfin à sa portée. Il irait doucement, explorerait ce trop vaste monde petit à petit. Le temps, pour lui, n'était plus un problème depuis longtemps...

Le crépitemment d'un feu attira son attention. Plongé dans ses rêveries il n'avait pas vu le mage ramasser du bois et allumer un feu devant lequel la créature se réchauffait.

Un feu ! Il sentait de loin sa chaleur irradier alentours. La lumière vacillante au coeur des flammes lui était pénible à soutenir. Les flamèches et les particules incandescentes qui se dispersaient dans le noir de la nuit en une haute colonne étincelante lui parurent soudain agressives, dangereuses. Alors qu'il mourrait d'envie de se rapprocher de la chaleur, d'instinct il recula d'un pas.

Si la chaleur le tentait, le feu n'était pas un ami, loin de là. Telles les flamèches avec lesquelles le mage l'avait attaqué, le feu pourrait le faire souffrir, le blesser dans son être, peut-être le détruire.

Il s'écarta encore. Ce serait trop bête de prendre le moindre risque maintenant qu'il tenait sa liberté entre ses mains !

La mage l'observait avec une intense interrogation. Que pensait-il ? Que se demandait-il ? L'esprit de la créature ne lui était pas assez ouvert pour que ses pensées soient compréhensibles. Ses compagnons d'infortune avaient été des livres ouverts pour lui, mais l'esprit du mage présentait, étrangement, de nombreuses portes closes. Il pouvait percevoir ses sentiments, son état d'esprit, suivre le moindre détail de la mise en

oeuvre de sa magie, mais les pensées intimes lui restaient inaccessibles.

Il détourna son attention vers la rivière en contrebas. Que lui importait que la créature se posa des questions, ou trouva la proximité d'un feu agréable, réconfortante, sécurisante. Après tout cela ne le concernait pas. Le mage semblait moins terrorisé depuis qu'il était au chaud près de son feu, et c'était tant mieux : il en apprendrait plus si son mentor n'était pas paralysé de peur.

La nuit s'écoula, merveilleuse, hypnotique, riche de milliers d'insectes, de multitudes de mouvements, de prédateurs affamés et de proies paniquées, de cris et de chants, d'odeurs et de parfums... C'est à peine s'il réalisa que le jour se levait tant la naissance de la clarté était progressive et douce.

Curieusement, les animaux étaient restés loin de lui, rien ne l'avait approché de toute la nuit. Même les insectes, contre lesquels le mage s'était débattu longtemps, n'étaient pas venus l'embêter. Curieux, en effet, mais il ne s'en plaignait pas : il avait assez d'occupations à découvrir les merveilles de l'extérieur sans devoir se battre contre des insectes envahissants.

L'astre du jour s'approcha de l'horizon, réchauffant déjà le ciel de l'aube de ses rayons rasants. Il sentait la chaleur naissante caresser son être comme le souffle chaud d'un dragon assoupi. A mesure que se levait le soleil, la lumière se fit plus vive, saturant sa vision trop sensible, et la chaleur se fit plus forte, devenant pénible à supporter.

Les rayons du soleil ne le touchaient pas encore qu'il éprouvait déjà le besoin de s'en abriter. Il lui fallait un vêtement, semblable à ceux des êtres qui avaient ouvert sa tombe. Une cape, une capuche. Ainsi couvert il pourrait supporter le jour.

Il rentra dans la tombe, laissant le mage s'étirer près du feu éteint. Le manteau de l'archer était en bon état, il lui adjoignit la large capuche ensanglantée qui couvrait encore la tête arrachée de sa première victime. Ainsi protégé, le jour ne serait pas un obstacle. Il reprit le chemin de la sortie, et s'arrêta, surpris.

Le mage avait changé. Il percevait clairement son esprit à l'extérieur, et il sentait une grande évolution en lui. Il n'y avait plus trace de frayeur, plus d'inquiétude, mais une résolution nouvelle. Une décision venait d'être prise. La volonté vacillante du mage terrorisé s'était affermie. Il sentait tout cela et marqua une pause avant de sortir.

Quelque chose affleurait à la surface de l'esprit bouillonnant du mage.

Quelque chose d'autre que la seule résolution : la magie.

Il sentit, clairement, l'appel de la puissance. Cette fois le petit mage prenait son temps pour canaliser un maximum d'énergie dans le sortilège qu'il préparait.

Un sort différent encore de ce qu'il avait observé et pratiqué jusque là.

Un sort où interviendrait le feu, il le sentait clairement.

Puissant, large, feu...

Il recula, mettant de la distance entre lui et la sortie de la tombe, et retourna dans la salle du trône. Il n'aimait pas l'idée d'être confronté à une magie de feu de grande puissance, cela pourrait lui être dommageable !

Il prit un instant pour réfléchir. Le mage attendait sa sortie, il lui donnerait une sortie ! Faisant appel, aussi légèrement que possible, à sa propre magie, il provoqua l'éclatement de quelques pierres parmi les débris jonchant le sol du couloir, avant le premier effondrement près de l'entrée. Il fit éclater ensuite des débris plus proches de

l'extérieur, puis au milieu de la rampe, puis dans les dernières coudées...

Il sentit la concussion ébranler le tombeau. S'il avait eu des tympanes, il serait en un instant devenu radicalement sourd. La pression de l'air augmenta d'un coup, soulevant du sol toutes les poussières qui s'étaient déposées depuis des millénaires et celles, plus récentes, des percements et effondrements de la veille. L'air au sein de la tombe se réchauffa, apportant une étrange odeur de roche chauffée et de mousses calcinées. Il se concentra sur l'esprit du mage : celui-ci était passé de la résolution à l'hilarité. Il y lisait la joie, la victoire, la grandeur, l'orgueil... Du soulagement, aussi. Pourquoi du soulagement ? Que lui avait-il donc fait ? Ne l'avait-il pas épargné soigneusement, lui ?

Une chose lui semblait clair : le mage ne pouvait sentir son esprit comme lui sentait le sien, sinon il n'aurait jamais libéré sa magie sur un couloir vide ! Et pourtant la créature venait de faire usage d'une magie remarquablement puissante à laquelle il n'avait pas prêté suffisamment attention, occupé qu'il était à lancer ses sorts de leurres, mais dont il avait bien mémorisé la préparation. Ce ne serait sans doute pas trop difficile d'en retrouver le principe déclencheur.

Il s'approcha lentement du tunnel menant à l'extérieur. La poussière commençait à se dissiper, retombant en fine couche uniforme, la température y était tiède, étonnamment peu élevée. Il se serait attendu à pire, à beaucoup plus dangereux. Sans doute l'élévation de température n'avait-elle pas duré suffisamment longtemps pour chauffer le cœur des roches. Il s'engagea avec prudence dans le passage, attentif aux gémissements de la pierre éprouvée par la violence du sort. Les blocs à l'entrée du tunnel s'étaient décolorés tant la chaleur avait été importante. Les poussières jonchant le sol étaient devenues d'un blanc laiteux. Mais tout était déjà froid.

Dehors le soleil avait franchi l'horizon, dardant ses rayons sur les hautes herbes devant lui.

Il observa, depuis l'ombre de sa capuche, le vaste cercle calciné autour de l'entrée du tunnel. Rien ne brûlait plus. Le feu déchaîné par le mage n'avait pas duré plus d'un instant, transformant tout végétal en débris de charbon sans donner la moindre chance à l'incendie de se propager.

Intéressant, il lui faudrait essayer, vraiment.

Le mage lui tournait le dos, occupé à déballer le contenu d'un gros sac de toile.

Essayer...

C'était tentant.

Il n'était pas sûr du lancement précis du sort, mais cela valait quand même la peine d'essayer.

Il appela la puissance comme il avait observé l'esprit du mage le faire. Il la regroupa, la concentra, évoquant le feu, un feu énorme qu'il libéra devant lui, dans le bois qui couvrait le coteau les séparant de la rivière, au-delà du mage accroupi.

L'air crépita autour de lui. Pour la première fois il vit véritablement une ligne incandescente tracer le passage de l'énergie de sa main jusqu'aux arbres, qui explosèrent au cœur d'une gigantesque boule de feu, dont la violence coucha l'ensemble des arbres du bois, ne laissant debout sur les troncs calcinés fumants qui s'étaient trouvés au centre de la sphère.

Le mage leva la tête, stupéfait, et bondit en arrière, soulevé comme un fêtu de paille par le souffle de l'explosion.

La violence du vent provoqué par la formidable dilatation de l'air au point de déflagration le prit lui aussi, et le projeta droit dans le tunnel où il rebondit et roula, pour finalement s'immobiliser sous terre, éberlué, à une vingtaine de pas de l'entrée.

Ca, c'était du sortilège !

Il fit un état des dégâts : rien de véritablement abîmé. Une paire de côtes encore, mais c'était sans importance.

La prochaine fois il s'abriterait derrière quelque chose de résistant.

Ce qui était vexant dans l'affaire était qu'il n'avait pas pu observer jusqu'au bout les effets du sort : le vent l'avait chassé du théâtre des opérations avant qu'il ait tout vu !

Ce serait à refaire. Une autre fois.

Il ressortit lentement, sentant cette fois nettement la forte chaleur de l'air. Son sort avait été plus puissant que celui du mage, assurément, pour que l'air libre soit à ce point échauffé à une telle distance de l'explosion.

Il émergea en surface.

La plaine brûlait.

Les arbustes, les herbes, les arbres non couchés au loin avaient pris feu. Partout alentours le feu consumait rageusement la végétation. Du petit bois qu'il avait ciblé, rien ne restait. Les troncs calcinés qu'il avait aperçus encore debouts avaient achevé de se consumer, et formaient de petits tas blancs au milieu de la plaine noircie.

Tout était détruit.

Impressionnant.

Le mage était non loin. Il était détrempe. De ses vêtements en partie incendiés s'élevait des volutes de vapeur grise. Sa barbe et ses sourcils avaient disparus, comme une partie de sa chevelure, et son visage roussi exprimait une profonde incrédulité. Il le regardait, en état de choc.

Leurs regards se croisèrent : yeux éberlués et orbites vides.

Le mage leva les bras, les paumes vers le ciel, en signe d'impuissance.

Il le regarda, immobile.

Il y avait une ressemblance, maintenant, entre le mage et ceux qui avaient assisté à ses funérailles. Si ce n'étaient les mêmes gens, c'était bien de la même race dont il s'agissait. De sa propre race.

Il se sentit content, somme toute, de ne pas avoir endommagé le mage. Etant de sa race, celui-ci pourrait certainement lui apporter de précieuses informations au sujet de ceux qui l'avaient condamné à ce sort terrible.

Il laissa son regard balayer les environs. Le terrain, maintenant dégagé de toute végétation, paraissait presque nu, révélant le moindre creux, la moindre roche.

Etrangement, il ne voyait pas trace du temple, des maisons des ouvriers, de la chaussée qui avait mené à sa tombe, des statues qui l'ornaient. Il n'y avait rien. Il n'y avait plus rien.

Où étaient passés les gens ? Qu'étaient devenus les bâtiments ? La chaussée elle-même avait-elle disparu ? Avec ses statues monumentales ? Cela lui paraissait incroyable !

Il en avait pourtant un souvenir clair, précis, vivace ! Il avait revu des milliers de fois,

des millions de fois ces images, ces dalles, ces toîts, ces colonnes, ces statues aux têtes couronnées, ces fanions en berne, ces gens aux visages défaits et aux pensées si claires ! Rien de tout cela n'existait plus.

Il avait un souvenir précis du trajet qu'il avait fait depuis la fermeture du cercueil jusqu'au tréfonds du tombeau : ils n'avaient pas pu l'emmener ailleurs.

Même le petit temple qui surmontait la porte donnant accès à la rampe de la sépulture avait disparu.

C'était incroyable.

Où était son monde ? Où était son peuple ? Qu'étaient-ils devenus ?

Disparus.

Où était la fillette aux grands yeux ? Où était celle pour laquelle il était revenu ?

Disparue aussi ? Il ne pouvait le croire. Elle ne pouvait pas être partie après l'avoir rappelé, ce n'était pas possible.

L'avait-elle cru mort ?

Mais il ne l'était pas ! Pourquoi ne l'avait-elle pas attendu ?

Désespoir.

Sombre.

Froid.

Où chercher ?

Le monde autour de lui lui parut soudain terriblement vaste.

Le mage lui a parlé.

Il a entendu la voix, perçu les vibrations de l'air, vu le visage se mouvoir en articulant les mots, mais il n'a pas compris : cette langue lui est totalement étrangère. Il n'a pas compris, et ne peut répondre, car émettre des sons à la manière des vivants lui est impossible. Le langage, la parole, lui sont inaccessibles.

Il a essayé, sans aucun succès. Son geste de frustration n'a pas échappé au mage. Si les lambeaux parcheminés qui couvrent encore les os de sa face ne peuvent prendre la moindre expression, le mouvement de la mâchoire décharnée, et le geste rageur esquissé par la main, ont suffi à faire comprendre qu'il essayait de communiquer à son tour.

Le mage hésite, réfléchit, et de la pointe d'un baton trace sur le sol des signes étranges alignés. Sur trois bons pas de long il dessine ses symboles, puis lentement souligne le tout en parlant.

Une écriture ? Probable, mais, pas plus que pour la voix, elle ne lui évoque rien. S'il s'agit bien d'une écriture, il ne la connaît pas plus que le langage employé par la créature.

Le mage a bien vu sa perplexité, il a compris que la communication par des moyens classiques restera vaine. Il va essayer autre chose : quelques gestes, et une image se forme dans l'air qui les sépare. Des contours d'abord flous et gris, qui se précisent et deviennent murs, sols, voutes, tombeau, au fond duquel repose un sarcophage de pierre, et à la sortie duquel brille la lumière du jour.

Il comprend. Il comprend à la fois comment le mage va communiquer, comment il s'y

prend pour former l'image, et ce qu'il veut lui demander.

Pourquoi est-il là ? Pourquoi la mort l'a-t-elle refusé alors que les chairs quittaient ses os ?

Il ne sait lui répondre, mais il peut lui montrer ce dont il a connaissance. Par ce moyen merveilleux il va pouvoir montrer les images qu'il a vues lors de son enterrement, lui montrer les visages, les lieux, la fillette...

Il crée l'image. Imprécise d'abord, puis de plus en plus fine. Il recrée l'image du monde qu'il a vu jadis, avec l'incroyable luxe de détails que sa mémoire immortelle est capable de restituer. Il recrée devant le mage stupéfait l'image d'un monde disparu, d'une civilisation oubliée, de gens depuis longtemps retournés à la poussière mais qui paraissent aussi vivants que s'ils étaient présents en cet instant. Il est lui-même surpris de la fidélité de l'image, qui lui paraît si réelle qu'il en entend même le son.

Et vient le son ! Le brouhaha de la foule, le souffle du vent, les voix des gens proches, le cri de la fillette, le choc du couvercle, les coups de masse enfonçant les clous, les voix dans les têtes de ceux qui l'entourent ! Le son est là, fidèlement restitué par le sort, laissant renaître cet univers disparu depuis une éternité.

Le mage contemple l'impossible scène surgie du fonds des temps. Les yeux écarquillés il tente d'identifier les habits des gens, le mode de construction des bâtiments, le langage qu'ils parlent, les symboles tracés et brodés sur les étoffes, les symboles sur les étandards, les glyphes sculptés sur les objets, sur le bois du cercueil... Mais tout lui est étranger, inconnu. Aucune trace de ce peuple ou de sa culture n'existe plus à présent. Rien de ce qui existait en cet âge reculé n'a traversé le temps, hormis le tombeau et son occupant. Qui est-il ? Les dernières images qu'il rapporte avec tant de fidélité n'en donnent pas l'explication. Quelques indices toutefois : il s'agissait de quelqu'un d'important, de connu, tellement connu que son nom n'est ni prononcé ni même pensé. Et si les propos des gens échappent à toute compréhension, il apparaît toutefois qu'ils ne font pas explicitement et de façon répétée référence à un nom.

Un nom aujourd'hui n'aurait de toute façon pas beaucoup d'importance...

L'image de la fillette aux grands yeux atterrés est réapparue, prononçant encore ses incompréhensibles paroles, ses cris déchirants entrecoupés de sanglots. Qui est-elle ? Que dit-elle ? Pourquoi est-elle là ?

Le mage sent bien que la question l'obsède depuis toujours, que la fillette est importante, peut-être même cruciale. Il comprend l'interrogation que soustend l'image récurrente des grands yeux terrifiés. S'il y a une raison à la présence de l'abomination qui est sortie du tombeau, cette raison repose sur la fillette, à des siècles, peut-être des millénaires de distance ! Et si la raison a été forte, aujourd'hui elle n'existe plus, mais ses conséquences demeurent, emprisonnant encore l'esprit d'un être dans une enveloppe squelettique décharnée, animant ce cadavre sans âge d'une existence sans espoir et sans fin.

Il comprend et compatit, et à la fois s'effraye. Que reste-t-il d'humanité à cette chose abjecte ? Que subsiste-t-il de son intelligence et de sa culture après tant de siècles emmurés dans la roche ? Que peut-elle percevoir de la vie ? Et que cherche-t-elle ? Parce qu'elle cherche, c'est une évidence. Elle cherche avidement quelque chose qui

n'existe plus, elle demande à savoir, demande à retrouver. Sa demande est si forte que le mage la perçoit par tous les pores de sa peau, si intense qu'elle fait se recroqueviller le moindre filament de son âme. Il sent l'esprit froid de la chose effleurer le sien comme elle l'a déjà fait auparavant, en quête d'information.

Il lui ouvre son âme. Autant qu'elle sache. Elle saura, de toute façon, alors autant abrégé l'épreuve.

Il voit. Le mage a ouvert son esprit et laissé sa pensée accessible. Il voit le monde. Le mage s'efforce de penser à son monde afin de le lui montrer ! Et il voit.

Il plonge dans les souvenirs de l'homme, parmi ses proches, rencontre d'autres êtres par mémoire interposée, navigue tel un bateau perdu dans un tourbillon d'images et d'impressions, de sensations et de sentiments. Toute la vie de l'homme défile devant lui, de l'enfance aux souvenirs estompés jusqu'au présent empreint d'inquiétudes. Il explore sa vie, explore son âme. Maintenant qu'il a franchi les barrières de l'esprit, plus rien ne lui résiste. Il dépouille toutes les fibres de la connaissance du mage, décrypte ce qui lui a été enseigné, explore sa culture, fait le rapprochement entre la compréhension qu'offrent les souvenirs des paroles et les sons associés, et commence à assimiler la langue. Peu à peu il comprend le sens des mots, des phrases, des concepts. Tant de choses lui sont étrangères ! C'est un autre monde qui a remplacé le sien. Un monde plus brutal, plus violent, un monde avide. Les peuples ne sont plus les mêmes. Les lieux ont changé. Des villes d'autrefois il ne subsiste rien. Tout au plus parvient-il à faire le rapprochement entre la localisation de quelques villes actuelles et l'emplacement des cités d'autrefois : les hommes ont rebâti sur les mêmes sites, mais perdu, effacé, toute mémoire du passé.

Alors que la vie entière du mage s'étale devant lui il boit avidement la moindre parcelle de savoir que l'âme de l'homme peut lui révéler, aspirant la connaissance comme un enfant aspirerait le jus d'un fruit frais !

Et tout cesse soudain.

Le mage n'est plus là, le contact est rompu. Son esprit s'est éteint, l'homme git à terre, inconscient.

Le soir est tombé.

Il relève sa capuche, observe avec étonnement les ombres qui s'installent comme les dernières lueurs du soleil disparaissent derrière l'horizon des collines.

Le jour est passé, déjà. Est-ce donc si court, un jour ?

Et le mage qui gît, respirant à peine. Fragile créature !

Il en sait assez. Il a vu, et il sait : il a vu des fillettes aux grands yeux. Il les a vues dans la mémoire de l'homme, elles n'étaient pas explorées comme dans son souvenir, mais elles lui ressemblaient toutes, elles lui ressemblaient tant !

Il aurait aimé la revoir : son souvenir avait accompagné chacun de ses instants lucides depuis sa mise au tombeau, avait peuplé, hanté tous ses rêves... Elle était son but unique. Il était là pour elle ! Il fallait qu'il la retrouve.

Il savait désormais où aller.



## Voyage

Le sol vitrifié craquait sous ses pas. La terre sablonneuse de la colline s'était changée en myriades de cristaux aplatis, et les roches apparentes avaient pris une surface vitreuse sous la chaleur du sortilège de la veille, qui reflétait sur ses milliers de facettes la blancheur de la lune comme des écailles de lumière.

Cela lui plaisait. Il comprenait le minéral impassible, insensible au temps, ces roches qui tant de siècles durant avaient été ses seules et discrètes relations en même temps que ses inébranlables geolières. L'agitation de la vie le troublait. Le vivant était fragile, irrégulier, agité et frénétique et en même temps empreint d'une lourdeur, d'une lenteur d'esprit qui le décevait. Comment toutes ces choses vivantes qu'il sentait s'animer dans le lointain pouvaient-elles avoir des esprits aussi peu développés ? Seul le mage qu'il avait laissé inconscient devant l'entrée du tombeau avait eu un semblant de vivacité, primitive certes, mais présente. Comment le monde pouvait-il être à la fois aussi agité et peu alerte ? Il lui faudrait s'y intéresser de plus près, plus tard.

Pour l'heure il lui fallait gagner la ville. La mémoire du mage lui avait révélé la présence de celle qu'il recherchait, ou d'une qui lui ressemblait, en ces lieux lointains. Il savait aussi, de fait, qu'une route existant en bas dans la vallée, le long de la rivière, une ancienne route qu'il avait entendu se construire voici bien longtemps. La lune aisant, il la trouverait sans mal.

Il quitta le terrain vitrifié, laissant derrière lui les souches calcinées et les roches blessées. A mesure qu'il progressait la nature devant lui se taisait, ce qui grouillait de vie se calmait, se terrait. Il avait l'impression d'avancer au coeur d'une longue coulée de silence.

Il parvint à la rivière et s'arrêta devant l'eau. La route était là, mais ne présentait guère d'intérêt comparée à l'eau.

L'eau !

Il avait bien noté l'existence en quantité de cet élément dans ce qu'il avait vu dans l'esprit du mage, mais il n'avait pas imaginé qu'elle lui ferait cet effet-là !

L'eau ! Attirante et effrayante à la fois, elle était tout ce qui lui manquait. Il en était dépourvu comme il était dépourvu de vie !

Il n'en n'avait perçu que quelques suitements discrets sur les parois de son tombeau. Il n'imaginait pas en trouver si près, dans de telles quantités !

Les reflets de la lune dansant sur la surface du cours d'eau lui paraissaient hypnotiques, agités, malins, dangereux ! Comme le soleil, comme la lumière, il en avait été privé une éternité durant ! Il éprouvait le violent désir de s'y jeter, de s'y immerger, et la seule idée de l'immersion faisait naître en lui une étrange et malsaine sensation de plaisir interdit ; en même temps l'eau l'effrayait, semblait le contempler avec une dangereuse avidité, laissait flotter une inquiétante menace d'engloutissement, transformant l'envie irraisonnée en aversion panique.

S'il avait pu, il aurait eu une boule en travers de la gorge.

Il se raisonna. Il aurait tout le temps de faire des découvertes, de tenter des expériences, de prendre des risques inutiles, une fois qu'il aurait atteint son but

premier : retrouver celle pour laquelle il était revenu, celle pour laquelle il était là depuis toujours.

Laissant la rivière suivre son cours paisible il tourna les talons et s'engagea sur la bande étroite de pavés usés que le mage qualifiait de route, faisant attention de ne pas trébucher dans les profondes ornières emplies de masses nauséuses de mousses putrides et de vase visqueuse. Aucun chariot n'avait plus emprunté cette voie depuis longtemps...

-o(Mage)o-

Fut-ce la fraîcheur humide de la nuit, ou la morsure d'un petit prédateur ayant cru voir là une bonne aubaine, qui le réveilla ?

C'était sans importance. Il faisait nuit, il faisait frais, le sol était humide et dur et une migraine lancinante battait derrière ses tempes. Il était allongé dans une position inconfortable, dont il se délia au prix d'un effort douloureux.

Le mage tenta de regrouper ses idées, laborieusement.

Sa tête le faisait souffrir, il se sentait affamé et nauséux, et avait froid.

Il était seul.

Il avait mal au poignet, aussi. D'une blessure fraîche coulait ce liquide poisseux à l'odeur douceâtre qui caractérisait le sang. Sans grande importance : quelques bouts de peau perforés, machouillés, rien de méchant. Moins pénible que la migraine.

Il se redressa prudemment, s'arrêtant en position assise, ne concervant son équilibre qu'à l'aide de ses bras tendus en arc-boutants derrière lui. Même ainsi stabilisé il conservait l'insupportable impression que le monde chavirait autour de lui, dans un indescriptible maëlström d'images imprécises.

Il prit une profonde respiration. Cela ressemblait à une intoxication, un empoisonnement, un choc dont son organisme aurait du mal à se remettre. Il n'avait encore jamais vécu une telle chose, mais il concevait assez bien quels pourraient être les effets de certains produits à risques, effets que son état actuel évoquait bel et bien. Il tenta de se remémorer les instants précédant sa perte de connaissance. Il y avait eu cette chose, le mort vivant, l'abomination du tombeau. Il avait fait du feu... Non, ça, c'était avant, c'était la veille. Il faisait nuit maintenant, et la lune éclairait convenablement le terrain alentours. Son feu de camp était éteint. Ses affaires, empilées non loin du feu, n'avaient pas été dérangées.

Le feu était éteint.

Il n'avait pas été réalimenté depuis une journée au moins. Il n'avait pas préparé le foyer alors que le soir tombait. Cela signifiait que c'était au moins le deuxième soir : il était resté inconscient une journée, peut-être plus !

Une journée !

Qu'avait-il pu se passer pour lui faire perdre connaissance sur une telle durée ? Un sortilège ? Un poison ? Il était prématuré d'envisager des hypothèses, il fallait d'abord s'occuper de se remettre sur pieds. Prudemment.

Il se mit à genoux, essayant de se lever.

Sans succès. Trop faible. Aucun équilibre. Le seul fait de relever la tête faisait exploser

sous son crâne des accès de migraine d'une violence inouïe.

Un choc au crâne, peut-être, envisagea-t-il. Assommé ? Cela pourrait expliquer l'inconscience, la migraine, même la déstabilisation de son centre d'équilibre.

Progressant laborieusement à quatre pattes il gagna ses affaires. Il avait des antidotes tout prêts, quelques fioles de remèdes tous-usages qui le soulageraient au moins de cette maudite migraine, à défaut de lui redonner équilibre et forces. Pour les forces il lui restait de quoi manger, notamment des gâteaux hyper-sucrés que sa vieille servante lui avait préparés avec amour (amour ? La vieille le prenait encore pour un gamin ! Il en sourit mentalement, cyniquement) qu'il jugeait immangeables et écoeurants, mais qui trouveraient sans doute leur utilité en cet instant de grande faiblesse. Quant à la perte d'équilibre, il lui faudrait trouver le traumatisme et essayer de le résorber d'une autre façon.

Il atteignit son sac.

Il se laissa de nouveau aller à sourire intérieurement en pensant à la tête que ferait sa petite nièce si par malheur elle l'apercevait dans cette position peu honorable, lui grand mage respecté de tous, en train de se traîner à genoux pour fouiller dans son sac comme un mendiant. Ironie du sort.

Ironie...

Il était le seul survivant.

Cela lui revenait, maintenant. Du groupe qu'ils formaient avec Bastav le Fort, l'abbé Dunlout et l'archer elfe Nilnëden, et leurs ouvriers, il ne restait que lui. Tous décimés, massacrés, pulvérisés par la chose sortie de la tombe.

La tombe.

Quelle idée avaient-ils eu là de se lancer dans des recherches sur la foi d'une ancienne légende ? La cité disparue, disaient les vieux du pays. La cité disparue avec son peuple disparu. Une civilisation éteinte. Des montagnes sans aucune trace. Des racontards. Des avarats de l'imagination fébrile de vieux bergers qui ne vivaient que dans les contes de fées de leur enfance.

Ils avaient relevé le défi, tenté le tout pour le tout.

Embauché des spécialistes du bâtiment.

Et un géomètre architecte.

Fort cher d'ailleurs.

Ils leur avaient posé la question fatale : si une cité devait exister, où l'installeriez-vous dans une telle contrée ?

L'eau était stratégique.

La voie d'accès aussi.

L'accessibilité des pâtures était importante.

Et la possibilité de verrouiller les accès, défendre les lieux, fortifier, barricader.

Il ne restait nulle trace : les constructions ne pouvaient pas avoir été monumentales. La logique voulait que le site soit naturellement défendable, sans nécessiter de fortifications énormes dont il aurait au moins subsisté quelque trace, même après des millénaires.

Ils avaient trouvé cette vallée, se développant en un vaste cirque rocheux sans aucune autre voie d'accès que la rivière le long de laquelle une ancienne route serpentait, ne

menant qu'aux fragiles villages des bergers qui l'occupaient de nos jours. L'endroit rêvé, qui satisfaisait aux contraintes exposées.

L'endroit maudit.

D'abord ils n'avaient rien trouvé.

Ni fondations, ni traces, ni restes, laissant perplexe architecte et ouvriers.

Puis, creusant des tranchées de sondage ils étaient tombés sur des objets métalliques extrêmement corrodés, sortes de chaînes de bronze oxydées en une masse devenue informe. C'était un signe.

Le niveau du sol en fond de vallée avait fortement monté depuis le temps où la vallée avait été occupée. Les pluies, le ravinement des pentes avait chargé de terre et de roches les terrains jadis occupés. Les restes de chaînes avaient été découverts à près d'un mètre de profondeur en un endroit que la petite rivière avait déjà dégagé de sa couche de terre lors d'une crue récente. Par rapport au sol actuel, cela représentait près de trois mètres !

Décourageant.

Ils étaient remonté plus haut dans la vallée, explorant les pentes où affleuraient les roches, là où ils étaient certains de n'avoir pas à creuser sur des mètres pour exhumer quelque ruine.

Et ils avaient trouvé.

Des blocs taillés. Des fondations éparses et peu visibles, traçant le souvenir d'une allée et de bâtiments alentours.

Et au bout de l'allée, le tracé d'un édifice carré, au milieu duquel ils avaient rapidement découvert le départ d'une large rampe, s'enfonçant dans son sol.

L'entrée du tombeau.

Ils avaient creusé. Ils avaient déblayé. La partie souterraine de l'édifice était entièrement comblée de gravats et de terre, mais ce genre de disposition était prometteur.

Ils avaient trouvé l'énorme dalle intacte scellant la tombe, et avaient laissé exploser leur joie.

Comme ils avaient déchanté !

Il était le seul survivant.

Il respira longuement, forçant ses yeux à focaliser sur son sac ouvert. Cet instant d'étourdissement n'était pas de bon augure. Quand on commence à revoir sa vie défilier devant ses yeux, c'est qu'on est prêt à partir...

-o(Liche)o-

Dans la nuit trop calme, il avançait résolument. La ville était loin. La route serait longue, mais pour lui le temps ne comptait pas. Seul le but comptait, et pour la première fois depuis une éternité celui-ci était devenu proche, si proche qu'il s'en sentait empli d'une joie qu'il ne savait exprimer, qu'il ne pouvait exprimer. Cette joie le comblait, la perspective de la retrouver enfin justifiait toute son existence.

La route était monotone dans l'humidité de la nuit fraîche. La présence de l'eau non loin le crispait un peu. Pourquoi cette inquiétude, pourquoi cet élément lui paraissait-il si

redoutable ? Pour le feu il l'avait compris, pour l'argent il le savait d'instinct, mais l'eau ? Le mystère restait entier. Il ne comprenait pas. Ce serait à élucider, plus tard.

Il avait laissé le mage inerte devant la rampe menant au caveau. Pourquoi la créature était-elle tombée inconsciente ? Un mystère de plus. Il espérait, inconsciemment, ne pas l'avoir abîmée : la connaissance qu'elle possédait méritait qu'on en prenne soin, et risquer de la perdre par destruction n'était pas dans les objectifs. Peut-être rencontrerait-il d'autres créatures possédant une connaissance aussi riche, et peut-être pas.

Il s'en voulait presque de l'avoir laissée en arrière. Elle aurait sans doute pu avoir son utilité, à un moment ou à un autre.

D'un autre côté la solitude lui allait bien. Après tant de temps passé dans le confinement de sa tombe, il n'avait ni l'habitude ni l'envie de côtoyer des vivants en perpétuelle agitation. Pas de compagnon, pas de risque.

C'était mieux ainsi.

-o(Mage)o-

Le mage parvint à s'asseoir. Le remède faisait effet. Son vertige avait nettement diminué, et sa migraine se résorbait lentement. Il avait sacrifié l'intégralité de la fiole, avalée d'un coup - le goût affreux de la décoction ne méritait pas qu'on s'y attarde - sentant bien que les demies-mesures n'étaient pas de mise dans son état.

La rapidité avec laquelle il s'était senti mieux allait de paire avec la longueur en bouche du produit : étonnante ! Jamais auparavant il n'avait eu l'occasion de tester le produit sur lui-même, s'étant toujours comporté assez prudemment, et entouré assez efficacement, pour ne courir aucun risque et n'essuyer aucun coup.

Il ne savait toujours pas, soi dit en passant, ce qui lui était tombé dessus !

Encore que ...

Le souvenir confus d'un tête à tête avec le mort-vivant lui revenait par bribes. Il y avait eu un échange de... de quoi ? D'informations en images ? Oui c'était cela, d'images. Il avait utilisé ce vieux sort banal d'illusion optique pour montrer à l'horreur ambulante le tombeau d'ou il venait, et l'horreur avait utilisé le même sort pour lui montrer son monde.

Son monde !

Cela lui revenait, maintenant. Il avait plongé dans le monde du mort, dans ce monde mort après lequel ils s'étaient lancés, ses compagnons et lui, dans leur sinistre quête. Il avait vu les gens, il avait vu les lieux, il avait entendu, oui, entendu tous ces gens parler, ces musiques venues d'un passé depuis si longtemps révolu, il avait suivi le corps du mort dans la tombe.

Il en frémit d'horreur. Dans la tombe !

Et après...

La présence du mort-vivant contre son esprit lui revint avec une insupportable précision. L'abomination avait pénétré son esprit, franchi ses défenses... S'était-il seulement défendu ? Il ne savait plus. Mais la présence immonde de l'esprit glacial de la chose violant sa mémoire et plongeant au coeur de ses souvenirs lui revenait, avec un

luxe de détails, avec une force dont il se serait volontiers passé.  
Ne pas se souvenir peut parfois être pure charité !  
Cette charité là n'était pas pour lui.  
La plongée dans l'horreur lui revint totalement.  
Il hoqueta, se plia en deux dans un spasme.  
C'était donc cela, ce qui lui était arrivé.  
La chose l'avait percé à jour, vidé de sa mémoire.  
Elle avait tout passé au peigne fin, cherchant à savoir...  
Quoi ?  
Ou qui ?  
L'image d'une fillette aux grands yeux revenait, comme un leitmotiv, dans les flots de souvenirs immondes qui remontaient à la surface de son esprit comme autant de vagues nauséuses.  
La fillette aux grands yeux.  
La ville.  
La chose cherchait une fillette. La fillette !  
Pourquoi la ville ?  
Pourquoi ces deux éléments se trouvaient-ils liés dans la conscience qu'il avait de ce que la chose avait cherché dans son esprit ?  
Mialonni !  
Sa jeune nièce, la frêle Mialonni, voilà ce que le visage aux grands yeux lui évoquait !  
Sa propre nièce !  
Qui demeurait à Llomnar, la ville qui, elle aussi, revenait constamment dans les recherches du mort.  
Il se secoua, rejetant d'un geste rageur le flot de souvenirs terribles qui l'envahissait. Où était passée la chose ? Où était-elle ?  
La nuit était calme. Aucun bruit n'était perceptible alentours, sur ce sol meurtri où il ne restait que cristaux translucides et morceaux de charbons. Et dans le silence de la nuit il percevait, distant, timide, le léger gargouillis de l'eau le long des berges du torrent.  
Aucun autre bruit.  
Quelques lointains cris d'oiseaux nocturnes, le bruissement de feuilles plus bas dans la vallée, le jappement aussi discret qu'éloigné de quelque renard en chasse...  
Où était la chose ?  
Il regarda alentours, épiait une haute silhouette immobile, noire dans la nuit, mais ses yeux ne distinguèrent rien.  
Où était la chose ? Partie ?  
Peut-être.  
Tant mieux.  
Il prit une profonde respiration, qui s'acheva en soupir. Il avait besoin de forces. Le remède avait calmé sa tête, mais pas corrigé la faiblesse qui le clouait à terre. Les gâteries de la vieille seraient les bienvenues : après tout ce ne pouvait pas être pire que la fiole dont il avait avalé le contenu !

-o(Liche)o-

Le défilé encaissé entre les falaises de roches lui rappelait le temps passé au sein de sa tombe, mais la hauteur immense des parois s'élevant jusqu'au ciel, et s'ouvrant sur la voûte céleste, lui paraissait démesurée, écrasante, dangereuse. Angoissant. Il connaissait la roche pour l'avoir si longtemps cotôyée à chaque instant, et il savait lorsque la crispation des éléments atteignait son comble et s'apprêtait à libérer sa colère. C'était le cas de ces parois. Il les sentait tendues, les roches arquées sous la masse rocheuse. Il ne faudrait pas grand chose pour que quelque bloc s'en détache. Un peu de gel, un peu trop de soleil, un coup de vent, et ce serait l'apocalypse.

Il hâta le pas.

La vie avait beau lui être désormais étrangère, ça ne lui disait rien de terminer son existence écrasé sous les blocs au fond de ce ravin. Avoir patienté si longtemps pour échouer ainsi, pour se retrouver définitivement bloqué sous une masse inébranlable de roches épaisses, l'inquiétait fortement. Il ne fallait pas traîner ici. Lui pour qui la notion du temps était devenue étrangère, sentait la nécessité de l'urgence.

Et malgré l'inquiétude, malgré l'urgence que suscitait l'imminence du danger, il y avait quelque chose de troublant. Etrangement, comme l'attirance pour l'eau, comme la chaleurs bienfaisante et destructrice du feu, il se sentait excité par le risque que lui faisaient courir ces falaises. Il aimait ça !

La sensation de péril qui provoque la nécessité de l'action, voilà qui était une motivation intéressante, qui donnait un sens à l'action, mettait du piment dans son existence. Il faudrait qu'il repasse par ici, un jour, juste pour la sensation de péril imminent.

Il aimait ça ! Vraiment !

C'était presque grandiose comme impression, pour lui qui avait des siècles durant connu une existence on ne peut plus morne.

Il reviendrait, ça oui. Il reviendrait, juste pour le plaisir.

Plus tard.

-o(Mage)o-

Le mage mastiquait.

Il n'aurait pas du les garder aussi longtemps.

Les machins de la vieille servante - il ne savait leur donner un nom civilisé - étaient raides et élastiques comme de la gomme, sucrés et doux à outrance, vaguement parfumés au goût du sac de cuir dans lequel il les avait conservés - trop longtemps, certes - et qui avait supplanté le parfum originel - mais quel pouvait-il bien avoir été ? - mais sommes toutes demeuraient comestibles - un miracle à mettre à l'actif de la brave femme, après tout - et lui faisaient un effet qu'il sentait déjà, la chaleur et l'énergie du sucre se diffusant déjà dans son organisme, et lui faisant le plus grand bien.

S'il en avait eu le courage, il aurait goûté ces trucs plus tôt... cela lui aurait sans doute évité de souffrir de la faim dans quelques expéditions. Il comprenait pourquoi son familier - paix à son absence d'âme - en raffolait tant, et faisait montre d'une énergie à

toute épreuve même après des jours de marche harassante.

Il aurait dû...

Mais bon, il n'allait pas réécrire le passé, non plus.

Il était heureux, toutefois, d'avoir discrètement conservé ces gommes sucrées dans leur sac. Un moyen d'amadouer certains animaux, s'était-il dit en les mettant de côté au fur et à mesure que la vieille lui en glissait dans les poches, comme à un gamin.

Amadouer les animaux.

Quel gâchis.

Ces trucs valaient infiniment mieux que ça !

Il se leva.

Ca allait !

Il fit quelques pas, souleva son sac : ça allait toujours.

Même sa migraine avait disparu.

Il avait beau avoir fait des études, il lui restait bien des choses à apprendre, décidément ! Que n'avait-il prêté attention aux propos de la vieille femme !

Un peu tard pour les regrets.

Il jeta son sac sur ses épaules, chancelant sous le poids. Un mage transportait toujours quantité d'artefacts, d'ingrédients, d'objets inutiles au commun des mortels, qui avaient tous un usage bien précis pour le talent de celui qui était versé dans les arcanes de la magie. Il disposait même d'un ensemble de cartes détaillées de la région, d'un nécessaire de dessin avec une quantité honorable de parchemin, et d'un bâton de cire à cacheter, n'ayant d'autre intérêt que de lui permettre d'apposer son sceau d'authenticité aux documents qu'il rédigeait.

Toutes choses absolument vitales pour une expédition dans un pays perdu comme cette sinistre vallée.

Il regarda en contrebas.

Ca lui revenait, maintenant : le petit bois à la lisière duquel ses compagnons avaient parqués les chevaux avait disparu, réduit à quelques ares de terre vitrifiée autour desquelles protrudaient quelques maigres morceaux de charbon là où les cendres des arbres n'avaient pas été totalement volatilisées.

Les chevaux.

Sans monture, il n'irait pas bien loin avec un tel sac !

L'écritoire et les parchemins quittèrent le sac à dos dans une belle courbe arquée et s'étalèrent sur le sol brillant. Le bâton de cire prit bientôt le même chemin. Suivirent une quantité non négligeable de sachets de poudres, de flacons étranges, de morceaux de matières impossibles à identifier pour le commun des mortels. Tout ce qui n'était pas nécessaire à court terme restait là : s'alléger n'était pas un luxe, compte tenu de son état d'épuisement.

Le sac qu'il remit sur ses épaules ressemblait à une vieille outre vide, mais ne présentait plus qu'une charge minime.

Il se mit en chemin.

La vision des grands yeux de la fillette le hantait. Il pensait à sa nièce. La chose abominable avait fouillé ces souvenirs-là avec une telle insistance que la raison lui apparaissait avec une insupportable clarté : elle était partie pour la ville, pour



retrouver la fillette, pour trouver sa nièce.

Pourquoi sa nièce ? Qu'est-ce que Mialonni, la pauvrete, pouvait bien avoir à voir avec cette horreur ?

Une ressemblance.

Une terrible ressemblance.

Brune comme l'enfant dont il avait vu le regard atterré lors des funérailles. Les yeux marrons, grands, la peau pâle, le nez fin, la chevelure souvent rejetée en arrière et retenue par un serre-tête, comme celle de l'enfant...

La ressemblance !

Mais pourquoi ? Pourquoi elle ?

Sans doute la créature infernale ne connaissait-elle rien d'autre. Tout ce qu'elle savait désormais de ce monde venait de ce qu'elle avait obtenu de son esprit à lui ! Et Mialonni satisfaisait suffisamment à l'image de celle qu'elle recherchait pour que cela puisse justifier qu'elle parte à sa recherche.

A sa recherche !

Qu'advierait-il, si elle la retrouvait ?

Il en frémit d'appréhension, un long frisson glacé descendant son échine.

Mialonni !

Il devait la retrouver avant que la chose ne le fasse.

Il devait la protéger avant que l'horreur ne s'empare d'elle.

Pourquoi voulait-elle retrouver l'enfant ? Pour en faire quoi ?

Il n'en n'avait pas la moindre idée. Un rituel de résurrection ? D'expiation ? De libération ? Rien ? Une quête inutile, folle et vaine comme en ont parfois les fantômes ?

Mais autant les fantômes peuvent devenir de véritables nuisances lorsqu'ils ne parviennent à satisfaire leur quête, autant ils ne présentent jamais de réel danger physique, et peuvent être tenus à l'écart par quelques sorts simples et durables.

Un mort-vivant de cette puissance, en revanche, disposant d'une telle aptitude à maîtriser des pouvoirs phénoménaux, ne serait pas aisément arrêté, ni écarté. Que pourrait-il faire à Mialonni ?

Serrant les dents, il se mit en route. Il aurait bien conjuré quelque coursier céleste, mais en évoquant l'aptitude du mort-vivant à imiter tous les sorts qu'il avait lancé jusque là, il s'en abstint soigneusement. Ne sachant où se trouvait la chose, il lui fallait être prudent, afin de ne pas lui offrir de nouvelles aptitudes, ou même de révéler sa présence inutilement. Il marcherait donc. Il courrait même, s'il le fallait, mais il dépasserait la chose, la doublerait, préviendrait la cité, protégerait sa nièce.

Protégerait...

Encore fallait-il qu'il parvienne jusqu'à elle.

Il fit un premier pas, résolu à aller jusqu'au bout.

Il avait libéré cette horreur, il devait y mettre un terme.

Péril, devoir, mission, honneur, tout y passerait s'il le fallait. Il le devait, pour elle.

Llomnar, après tout n'était qu'à cinq jours de cheval.

A pieds, ce ne serait pas si...

Enfin...

Préférant ne pas y penser prématurément, il se mit en route.

[à suivre...]

## Annexe A : Les personnages

Bastav le Fort Mercenaire, humain. Participant à l'expédition qui retrouva le tombeau.  
Décédé criblé d'éclats après s'être traîné hors du tombeau.

Dunlaut        L'abbé, humain. Décèdera dans sa tentative de repousser la liche avec un  
symbole en argent.

Mialonni      Humaine. La jeune nièce du mage.

Nilnëden      Archer, elfe. Décèdera lors de sa rencontre avec la liche.

## Annexe B : Les lieux

Llomnar Cité natale et de résidence de Mialonni et du mage.